

Vinça

J'évoque, tout ému, le bourg de mon enfance,
Du temps où je courais dans les rues, sifflotant,
Arborant sans pudeur, un trop plein d'insouciance ;
Vinça, vivait alors, un rythme trépidant.

Ecole de garçons jouxtant la Promenade,
Un essaim d'écoliers s'égayant dans la cour.
Tableau noir, vieux parquet, la craie, son odeur fade,
Des rires et des cris, résonnent alentour.

L'herbe tendre à faucher, le foin que l'on engrange,
Le figuier, l'acacia aux grisantes senteurs.
Les primeurs capiteux, le raisin qu'on vendange,
Effluves et parfums, échos évocateurs.

D'une vigne, d'un champ, un voisin interpelle,
Fontaines et canaux, l'eau qui court, l'eau qui sourd.
Les bruits de la scierie, le charron qui martèle,
Chevaux et paysans cheminent d'un pas lourd.

Le commerce animé déploie ses devantures,
Laisant place aux fripiers, étameurs, aiguiseurs.
A la conserverie, sirops et confitures
Subliment des fruits mûrs, en suaves douceurs.

Noÿssa, le vieux moulin, les berges, la rivière,
Mon père cantonnier récurant un fossé,
Mon voisin, menuisier, nobles points de repère
Dont les doux souvenirs font aimer le passé.

Mais Vinça restera la fière sentinelle,
Imposant son clocher aux portes du Conflent.
Comme le Canigou, elle veille éternelle,
Et tourne en dérision, les caprices du vent.



Robert CABALL
(Vinça, 2010)

